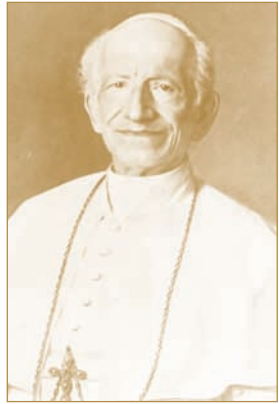


Brève histoire de la question sociale dans l'Église

Les origines du catholicisme social.

Dès le début de la révolution industrielle, au XIX^e siècle, la question ouvrière préoccupe les chrétiens : en 1833, la Conférence Saint-Vincent-de-Paul est fondée autour de Frédéric Ozanam ; plus tard, l'abbé Lemire combat en faveur des jardins ouvriers...

Au début, il s'agit surtout de ce qu'on appelle les « œuvres », c'est-à-dire de l'aide caritative ou bien culturelle : des patronages pour les enfants, les bibliothèques populaires, les cercles ouvriers...



Le rôle de Léon XIII.

L'encyclique *Rerum Nouarum* de 1891 est généralement considérée comme l'acte de naissance de la doctrine sociale de l'Église : elle revendique le rôle des chrétiens dans le règlement de la question sociale et condamne à la fois le socialisme et l'ordre issu de la révolution industrielle. Les syndicats, les corporations réunissant patronat et ouvriers doivent permettre un lien social et une solidarité compatibles avec la morale chrétienne.

Cette encyclique joue un rôle essentiel dans l'organisation du mouvement ouvrier chrétien : des syndicats chrétiens s'organisent dans le textile et la métallurgie dans le Nord. La CFTC (Confédération Française des Travailleurs Chrétiens) est fondée en 1919.

L'Action catholique, qui est une fédération souple d'œuvres de jeunesse (patronages, associations sportives, colonies de vacances) se met en place.

L'Action catholique spécialisée.

Dans l'entre deux-guerres, les mentalités évoluent, il ne s'agit plus seulement de « faire la charité » dans des œuvres de bienfaisance ou d'aller « cultiver » les ouvriers. L'idée de l'évangélisation du semblable par le semblable, de la prise en charge des ouvriers par eux-mêmes est au cœur des préoccupations. L'action catholique se spécialise selon les « milieux de vie », à la fois culturels, socio-économiques et professionnels.

La JAC et JEC naissent en 1929 avec leurs équivalents féminins. La JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) naît en juillet 1926 dans la banlieue parisienne à l'initiative notamment du père Georges Guérin, jeune vicaire dans une paroisse ouvrière de Clichy. La JOC, dirigée par des militants laïcs assistés par des aumôniers, s'organise à l'échelle nationale. Les effectifs sont importants : en 1937, la JOC compte 30 000 adhérents et réunit 85 000 jeunes au Parc des Princes pour célébrer son dixième anniversaire.

La Mission de France.

Cette préoccupation d'une action évangélique ciblée conduit à la fondation, en 1941, du séminaire de la Mission de France à Lisieux. Les prêtres qui y sont ordonnés seront préparés à agir dans les milieux ouvriers. Les candidatures affluent ; des prêtres en exercice qui souhaitent se former sont aussi accueillis. La Mission de Paris naît dans ce même mouvement.

Les prêtres-ouvriers.

La « mission ouvrière » connaît son apogée entre 1945 et 1954. Des prêtres s'engagent dans le monde du travail : en 1941, le dominicain Jacques Loewe s'engage comme docker sur le port de Marseille ; en 1944, Christian du Mont, prêtre de la mission de Paris s'embauche chez Panhard. Les prêtres ouvriers sont 10 en 1947, 25 un an plus tard. L'objectif n'est plus de convertir la masse ouvrière mais de réinventer l'Église en milieu ouvrier ; les maîtres mots sont « naturalisation » des prêtres et « incarnation » de l'Église. Durant les grandes grèves de 1947, ces prêtres prennent souvent des responsabilités syndicales.

C'est à propos de la question communiste que l'expérience va prendre fin, dans le contexte de la guerre froide.

En 1953, Rome met fin à l'expérience des prêtres ouvriers. Certains refusent de se soumettre et d'abandonner leur travail.

Quatre ans plus tard commençait la préparation intensive du Concile Vatican II, ouvert solennellement par Jean XXIII le 11 octobre 1962. Parmi les textes votés il y a un décret sur la vie et le ministère des prêtres. Celui-ci comporte un paragraphe approuvant le travail manuel des prêtres et leur partage de la condition ouvrière là où ce ministère est jugé opportun.



Congrès de la JOC pour son 10^{ème} anniversaire



Henri Godin

une vie tournée vers la mission.

La marche vers l'ordination.

13 avril 1906

Henri Godin naît à Audeux dans le Doubs, il est le second d'une famille de trois enfants. Il passe les premières années de sa vie au sein d'une famille croyante et très modeste. Très tôt, dès sa première communion, il pense au sacerdoce, pourquoi pas en étant missionnaire ?

1920

Il fait ses études au Petit Séminaire de Courtefontaine, dans le Jura.

1925

Il doit arrêter ses études : il est, depuis son enfance, d'une santé délicate, avec des maux de tête horriblement violents qui le feront toujours souffrir. On lui conseille le travail manuel pour reposer sa tête. Il va travailler pendant plusieurs mois à Lons-le-Saunier dans une droguerie. Il y accomplit un travail pénible et dangereux : il rince les bouteilles qui ont servi pour divers produits chimiques et les remplit de nouveau. Cette expérience du travail et de ses fatigues le marque pour toujours.

1926

Il entre au Grand Séminaire à Montciel, à sa plus grande joie. Il n'attend plus qu'une chose : son ordination. L'idée de se vouer à l'apostolat ouvrier fait son chemin durant ces années. En revenant chez lui pour des vacances, après de longs mois au séminaire, il s'entend dire par un de ses anciens camarades : « **Tu n'es plus le même ; tu n'es plus de notre classe.** » Le coup a porté. Cette question de la place de l'Eglise chez les plus pauvres sera au cœur de ses réflexions futures. Il entend peu à peu l'appel à se consacrer aux masses ouvrières : il ne sera pas, comme prévu, curé d'un village du Jura.

« Mes anciens camarades, les voisins de quartier, après les avoir abandonnés de corps, je les abandonnais d'âme. Je ne les pensais plus comme « nous » mais comme « eux ». Ils m'étaient devenus des étrangers, et moi-même je n'étais plus des leurs. »

1930-33

Il décide de quitter le séminaire diocésain et d'entrer dans la congrégation des Fils de la Charité qui exercent leur ministère dans des milieux populaires et ouvriers dans des grandes villes. Il commence par trois ans de formation, à Draveil puis à Paris. Au cours de ces années d'étude mûrissent la plupart des idées qui seront les siennes par la suite.

« Ce que je veux c'est un ministère actif (...). Je veux m'occuper des âmes, rien que des âmes. (...) Je sais ce qu'est le travail ; je l'ai essayé. Or, je ne veux pas que le sacerdoce m'offre une vie plus douce que celle que j'aurais menée, si je n'y avais pas pensé. Est-ce parce que j'ai étudié Cicéron que j'aurais le droit de me chauffer les pieds pendant que d'autres se gèlent dehors ? Non. »

1931

Il fait profession chez les Fils de la Charité.

15 avril 1933

Il est ordonné prêtre.



Il célèbre sa première messe à Lourdes car il a une piété particulière à la Vierge, qu'il a souvent suppliée afin de pouvoir, malgré sa santé, devenir prêtre

Un ministère consacré aux masses ouvrières.

- 1933** Il est nommé vicaire à la paroisse Saint-Vincent-de-Paul à Clichy, dans un quartier à l'époque très majoritairement ouvrier. Il a de nombreuses charges, notamment des patronages de filles et le catéchisme. Une obsession le torture, reprenant celle de Pie XI : la grande majorité de la classe ouvrière est détachée de l'Eglise, que peut la paroisse pour y remédier ? Il constate, durant son ministère à Clichy, l'inadaptation relative du cadre de la paroisse aux besoins de « la masse ouvrière » : la paroisse ne touche qu'une petite minorité des habitants du territoire paroissial, les plus pauvres en sont exclus.
- 1934** Son ministère en paroisse ne le satisfait pas. Il quitte la paroisse de Clichy et sa congrégation des Fils de la Charité pour chercher une autre voie. Il a soif d'une pauvreté absolue, d'un dénuement complet, que la vie dans sa communauté ne peut lui offrir. Il ressent le besoin intense de se consacrer à la cause du prolétariat à reconquérir.
- « Pour gagner les âmes de ceux qui nous approchent fréquemment, il n'y a que la bonté. Pour gagner les âmes de ceux qui ne nous fréquentent que très accidentellement, la bonté unie à la pauvreté. »**
- 1934** Il est mis à la disposition de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) et de l'abbé Georges Guérin qui en est le secrétaire national. Il commence par un an de formation à Lille à l'école des Missionnaires du travail : enquêtes, visites, stages dans le Nord de la France. Il organise des camps de chômeurs. Il rédige une étude ayant pour titre : *Déclassement, religion et culture humaine. Essai de psychologie sociale*, avec comme question centrale de son travail les relations entre la classe ouvrière, la culture et l'Eglise. Il constate la réprobation unique dans laquelle l'ouvrier englobe religion, bourgeoisie et capitalisme ; il s'interroge sur les causes de la mainmise de la bourgeoisie sur la religion et cherche les fondements d'une culture populaire qui permette à l'ouvrier de se cultiver sans cesser d'appartenir à la classe ouvrière.
- 1934-43** Pendant neuf ans, son histoire se confond avec celle de la JOC pour laquelle il se dépense sans compter. Il est nommé au Secrétariat général de la JOC où exerce déjà l'abbé Guérin. Il est aussi aumônier de deux Fédérations JOC : Paris-Nord pour des garçons et Vincennes pour des filles. Il assure un travail administratif important, mais il est aussi, selon tous les témoignages, un aumônier attentif à tous ses interlocuteurs, qui n'est pas avare de son temps pour ceux qui viennent lui demander aide et conseil, notamment les jeunes foyers. Il a une véritable « passion des âmes », une extrême simplicité alliée à beaucoup de clairvoyance et d'intuition. Il assure dans le même temps un travail énorme d'édition avec la publication d'une quinzaine d'ouvrages, notamment de nombreux missels pour davantage « insérer la Messe dans la vie quotidienne » et mieux comprendre la liturgie.
- 1939** Il est mobilisé tardivement et brièvement à cause de sa mauvaise santé. Il travaille d'arrache-pied pour assurer la charge des aumôniers JOC mobilisés ou, par la suite, prisonniers.
- 1941** L'obsession de vivre la même vie que la « masse » ne l'a pas quitté. Il s'installe rue Ganneron (à l'époque, c'est un quartier pauvre de Paris) où le curé de Saint Michel lui propose un local pour sa Fédération JOC et un petit appartement. Il y mène une vie de renoncement et de pauvreté totale. Il travaille énormément, ne dort que quatre heures par nuit. Il vit les jours difficiles de la JOC sous l'occupation allemande et il lui arrive d'héberger des personnes traquées par les autorités allemandes.
- 1943** Il rédige un essai avec l'abbé Daniel, autre aumônier JOC, *La France, pays de mission ?* avec une préface de l'abbé Georges Guérin. Le cardinal Suhard, archevêque de Paris, demande sa sortie en librairie. Le retentissement est immense.



Le Père Godin, à son bureau, rue Ganneron.

Budget par mois : 30 repas à 11 francs	330,00 FF
Loyer	200,00 FF
Chauffage, électricité	100,00 FF
Courrier, téléphone	100,00 FF
Dépense du matin	60,00 FF
Pour le soir	150,00 FF
Annonce	100,00 FF
TOTAL	1 040,00 FF



Son coin cuisine, rue Ganneron.



Session JOC avec le Père Godin, à droite avec des lunettes



Le Père Godin partageant avec un jeune foyer

L'aboutissement de sa vie.

juillet 43

Il rencontre le cardinal Emmanuel Suhard, archevêque de Paris, et obtient l'autorisation de fonder la Mission de Paris, au service de l'évangélisation des masses ouvrières de Paris et de sa banlieue.

décembre 1943 à janvier 1944

Il organise une session de réflexion et de prière à Combs-la-Ville et à Lisieux pour préparer la Mission de Paris.

NUIT DU 14-15 JANVIER 1944

C'est le lancement de la Mission de Paris, l'abbé Godin et cinq prêtres prononcent devant le cardinal Suhard le serment suivant :

« Devant la Vierge Marie, selon le jugement de l'équipe et durant mon appartenance à la Mission, je m'engage par serment à consacrer toute ma vie à la christianisation de la classe ouvrière de Paris ».



session de fondation de la Mission de Paris, le cardinal Suhard est au centre

NUIT DU DIMANCHE 16 JANVIER AU LUNDI 17 JANVIER 1944

De retour à Paris, Henri Godin prêche une récollection de jeunes couples le dimanche et revient rue Ganneron tard. Il branche un chauffage électrique dans son lit pour se réchauffer : l'appareil met le feu au matelas et asphyxie l'abbé, ses pieds sont brûlés. C'est la consternation dans son entourage.

Ses obsèques ont lieu à Saint Michel le jeudi, un défilé ininterrompu rue Ganneron commence, pour lui rendre hommage. Durant quatre nuits, il y aura des veillées ; le cardinal Suhard permet que la messe soit célébrée dans sa chambre et vient s'y recueillir le mardi soir.

Pour l'enterrement, l'église est pleine à craquer, notamment de militants jocistes et de jeunes foyers ; c'est l'abbé Guérin qui officie. Henri Godin est ensuite inhumé au cimetière de Pantin.



Prières autour du cercueil, avec le P. Daniel à gauche



Rue Ganneron : Transport du corps vers l'église pour les obsèques



Rue Ganneron : dans sa chambre sur son lit de mort



Militants jocistes se rendant à ses obsèques, avenue de Saint-Ouen



La France, pays de mission ? : les raisons d'un succès

Publié avec le soutien du cardinal Suhard, le livre de l'abbé Henri Godin rencontre un très vif succès tout en suscitant aussi méfiance et opposition. Pourtant la thèse sous-jacente de la France déchristianisée n'était pas nouvelle.

Des intuitions dans l'air du temps

De 1893 à 1914 près de 35 auteurs des plus divers (du cardinal Richard à Henry Bordeaux) vont utiliser les mêmes mots que l'abbé Henri Godin et comparer l'action des missions étrangères d'Afrique ou d'Asie à celle qu'il conviendrait de mener en France si l'on veut que la religion catholique y retrouve son rôle majeur tant dans la conduite des affaires du pays que dans les consciences individuelles.

Après un bref répit dû à la camaraderie des tranchées et à l'action des aumôniers-soldats durant la guerre de 1914, les constats sont à nouveau de plus en plus pessimistes et la misère qui s'installe après la crise de 1929 est exploitée par une doctrine communiste déterminée, nouvelle religion des masses.

Différents essais de paroisses missionnaires, de curés défricheurs vont voir le jour dans le diocèse de Paris. Elles sont en général le fait d'initiatives isolées et sans coordination tout en étant bien tolérées par la hiérarchie.

Une initiative insuffisante : la JOC

En même temps, venu de Belgique le mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, la JOC, apparaît en France et rencontre un très rapide succès : en 1937 *Jeunesse Ouvrière*, l'hebdomadaire du mouvement français tire à 270 000 exemplaires et son homologue féminin à 180 000. Il semble qu'à défaut de doctrine, l'Église ait trouvé un instrument capable de faire revenir, en une génération, la classe ouvrière.

Cependant, le succès de la JOC paraît avoir fait illusion et différentes enquêtes, en 1939, montrent que le fossé entre la classe ouvrière et l'Église s'est encore élargi : l'ignorance et l'indifférence religieuses sont omniprésentes, il ne s'agit plus de maintenir un christianisme qui n'existe plus mais bien d'annoncer l'Évangile.

Trois ans plus tard, le constat est le même mais les thèses d'Henri Godin et les méthodes esquissées vont rencontrer un autre accueil, très favorable, auprès de toute une génération de prêtres qui sont en train de vivre des expériences pastorales complètement inédites.

Henri Godin déplorait en effet la perte de contact du clergé avec la classe ouvrière et sa passivité face à cette déchristianisation. Bien plus, il estimait que les ouvriers ne pouvaient se sentir à l'aise dans les paroisses où la culture religieuse dominante leur était incompréhensible. C'est ainsi que l'organisation – l'ordre établi – des paroisses, de leurs mouvements, de leurs activités charitables fait peur aux ouvriers. Il en est de même de la JOC qui après un premier élan missionnaire va « s'emparoisialiser » comme le dit l'abbé Godin.

Le rôle essentiel de la deuxième guerre mondiale

Or, ce que vivent bon nombre de prêtres - dans les régiments, après la mobilisation, puis dans les camps de prisonniers - est à l'opposé de cet ordre établi et de cette image de notables qu'ils avaient dans leurs paroisses. Marchant du même pas, portant les mêmes sacs à dos, vêtus des mêmes uniformes, ils vivaient une vraie camaraderie due aux épreuves partagées. Ils avaient tout naturellement retrouvé le contact avec les ouvriers en vivant au milieu d'eux, comme eux.

Ces rencontres vont se poursuivre dans les camps de prisonniers. Il en sera de même, d'une manière plus forte encore dans les camps de déportés et dans les usines allemandes où le Service du Travail Obligatoire (STO) avait réquisitionné beaucoup de jeunes ouvriers français bientôt rejoints par des prêtres volontaires.

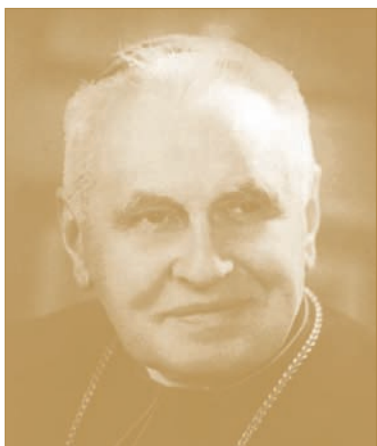
Le cardinal Suhard et la Mission de Paris

Mais tous ces prêtres qui vivaient déjà, en grandeur réelle, une expérience de mission ouvrière complète se trouvaient dans des camps en Allemagne. A Paris l'ambiance n'était pas la même et les thèses développées par Henri Godin vont susciter beaucoup de méfiance et parfois même de vraies oppositions.

Le clergé parisien jaloux de ses prérogatives et attaché à son organisation très hiérarchisée ne pouvait considérer favorablement une mission ouvrière qui travaillerait en électron libre sur son territoire. De son côté la JOC ou plutôt ses responsables laïcs s'interrogeaient et s'opposaient en général à cette initiative de deux de leurs aumôniers fédéraux qui les excluaient de facto.

Face à ces réticences, le cardinal Suhard va peser de tout son poids pour lancer sans attendre une expérimentation. Très vite il est acquis à la constitution d'une équipe extra-paroissiale qui prendra le nom de Mission de Paris et lui sera directement rattachée. Il nomme comme supérieur l'abbé Hollande, ancien fédéral de la JOC et curé d'une paroisse.

Jusqu'à sa mort en 1949 le cardinal Suhard va aider et défendre la Mission de Paris. Il interviendra sans cesse auprès de la Conférence des évêques et des cardinaux de France afin d'obtenir hommes et moyens. Il devra aussi faire appel au Pape afin que les prêtres de la Mission puissent obtenir des facilités liturgiques refusées par la Curie romaine : messe et communion le soir, habit civil, usage du français dans la liturgie, assouplissement des règles du jeûne eucharistique, travail en usine.



Le cardinal Suhard



Militants et aumôniers jocistes morts pendant la deuxième guerre mondiale

La France, pays de mission ? : un livre qui est l'aboutissement d'une vie.

Un événement marquant

Rien que le titre fit scandale ! Le livre des Pères Godin et Daniel paraît en 1943, aux Editions Ouvrières. C'est un choc dans le clergé et dans l'opinion française ! La « mission » était, le plus souvent, à l'époque, pensée sous l'angle des « missions », dans les pays lointains et colonisés. Associer la situation du christianisme en France, fille aînée de l'Eglise, à celle du christianisme dans les pays à convertir, ne manquait pas d'audace ! Le point d'interrogation du titre a d'ailleurs été ajouté à la deuxième édition... 100 000 exemplaires sont vendus en quatre ans.

Un constat douloureux

« Cette étude est la réflexion profondément personnelle et profondément douloureuse de deux prêtres, l'un vicaire, l'autre missionnaire du travail, tous deux aumôniers jocistes. (...) Ils se sont fait un devoir de conscience de prévenir et d'indiquer quelle est cette barrière fermée devant laquelle viennent mourir leurs efforts. »

Les auteurs partent d'un constat, fait dans les années 30, par un universitaire, Gabriel Le Bras, sur l'évolution des pratiques religieuses en France. Dans certaines zones, le détachement à l'égard du catholicisme est très majoritaire, la pratique dominicale est inférieure à 10%, la pratique saisonnière (baptême, mariage, enterrement) recule, plus de 20% des enfants ne sont pas baptisés ; il s'agit de zones rurales, de quartiers ouvriers, des banlieues des grandes villes (10% du territoire). Il existe de véritables « pays de mission » en France !

Les auteurs s'intéressent plus particulièrement au problème de la classe ouvrière. H. Godin et Y. Daniel font le constat de l'échec de l'Action catholique (les mouvements du catholicisme social, dont la JOC), échec d'autant plus douloureux qu'il est vécu de l'intérieur : tous deux sont aumôniers jocistes. La classe ouvrière reste souvent impénétrable au christianisme et, lorsqu'il touche les ouvriers (par la JOC, par exemple), ceux-ci ont tendance à subir ce que les auteurs appellent un « déclassément ». Ils sortent de leur classe et ne peuvent plus y être un « levain » chrétien. Les mouvements de jeunesse catholiques ont sans doute formé une élite de militants zélés, mais la « masse » n'est pas conquise.

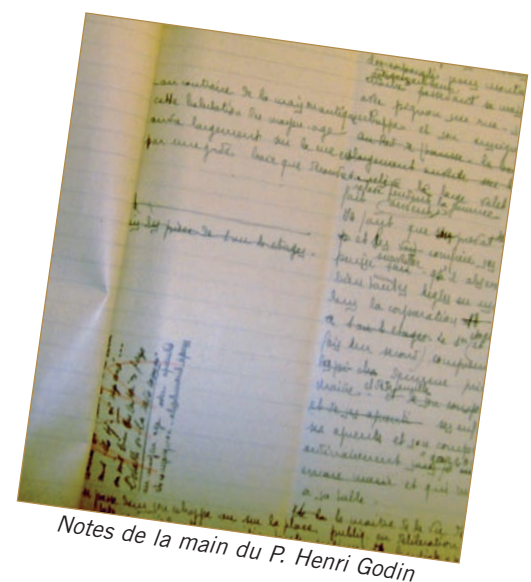
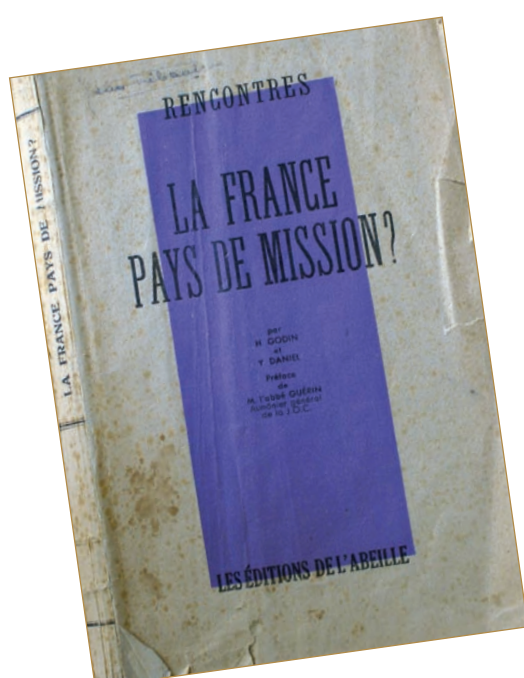
Les deux aumôniers JOC pointent aussi les failles de la structure paroissiale qui ne réussit pas, selon eux, à intégrer les nouveaux convertis ou les personnes un peu « à la marge ». Le « milieu » de la paroisse et le « milieu » ouvrier peinent à se rencontrer et à se mélanger.

Un nouvel élan nécessaire

Bien que conscients des difficultés, les auteurs sont certains qu'un changement peut avoir lieu.

« Le ferment chrétien n'a rien perdu de sa force. S'il « retournerait » les dockers du port de Corinthe il y a vingt siècles, il touche tout aussi fortement aujourd'hui les métallos de chez Renault. »

Les auteurs font quelques propositions, seulement ébauchées, qui serviront de point de départ au travail de la Mission de Paris. L'idée principale est qu'il faut, à côté des paroisses, créer de véritables « missions » entièrement consacrées à la conquête du monde ouvrier. Il faut avoir recours à un clergé spécialisé, doté d'une grande liberté, qui expérimente des méthodes missionnaires nouvelles.



La fondation de la Mission de Paris.

L'influence de la Mission de France

Après avoir pris connaissance de *La France, pays de mission ?* et de son constat alarmiste, le cardinal Suhard, archevêque de Paris, et son entourage cherchent des moyens pour évangéliser plus efficacement la classe ouvrière.

Parallèlement, les abbés Godin et Guérin (l'aumônier général de la JOC) réfléchissent à la façon de mettre en pratique leurs intuitions. Pourquoi ne pas se rattacher à la Mission de France qui a ouvert, en 1941, un séminaire à Lisieux ? Les prêtres qui y sont ordonnés sont préparés à agir dans les milieux ouvriers. Les deux hommes partent à Lisieux et rencontrent le Père Augros, supérieur de la Mission de France.

En juillet 1943, à l'archevêché de Paris, se rencontrent le cardinal Suhard, les pères Godin et Daniel ainsi que les pères Augros, Lorenzo et Lévesque de la Mission de France. Les grandes décisions au sujet de la Mission de Paris sont prises. La Mission de Paris sera placée sous l'autorité directe de l'archevêque de Paris et aura pour terrain les zones ouvrières de Paris et de sa banlieue.

S'appuyant sur une réflexion déjà mûrie depuis longtemps et sur l'exemple de la Mission de France, le père Henri Godin va réunir une équipe de prêtres, recrutés surtout parmi les aumôniers de la JOC.

La session de lancement.



Un mois de prière et d'étude, à Combs-la-Ville et à Lisieux, entre décembre 1943 et janvier 1944, va lancer la Mission de Paris. L'organisation de cette session revient à Henri Godin.

Des spécialistes des questions sociales et économiques exposent leurs dernières recherches ; des théologiens comme le futur cardinal Daniélou, le P. Chenu, le P. Augros font des exposés.

Des discussions animées ont lieu. Le carmel de Lisieux est en prière pendant ce temps.

Les 13-14 janvier, le cardinal Emmanuel Célestin Suhard est à Lisieux, il donne sa bénédiction et déclare :

« Le but direct de la Mission de Paris est de convertir les païens. Son but indirect est de montrer à la communauté chrétienne qu'elle a à prendre une attitude nouvelle. Il y a un choc à produire. »

La mission donnée par le cardinal est « *d'insérer le christianisme dans les communautés naturelles de travail, de quartier, de loisir qui ne sont pas touchées par l'Eglise.* » Il ne s'agit en aucun cas de créer de nouveaux organismes, mais de « *pénétrer les communautés, les courants humains en apportant le témoignage d'une vie authentiquement chrétienne.* ».

Une messe de minuit est célébrée dans la nuit du vendredi 14 au samedi 15 janvier 1944 dans la chapelle du séminaire, au cours de laquelle six prêtres prononcent un serment, les Pères Godin, du Mont, Rosi, Lacour et Depierre, avec pour supérieur le P. Hollande : « *Devant la Vierge Marie, selon le jugement de l'équipe et durant mon appartenance à la Mission, je m'engage par serment à consacrer toute ma vie à la christianisation de la classe ouvrière de Paris.* ».



Session de lancement de la Mission de Paris à Lisieux, le cardinal Suhard est au centre

La Mission de Paris après la mort de son fondateur.



L'abbé Godin meurt accidentellement deux jours après la fondation de la Mission de Paris.

Bientôt, d'autres prêtres rejoignent le groupe des six premiers, des laïcs s'y adjoignent. La Mission de Paris comptera jusqu'à une trentaine de membres.

Les prêtres sont répartis en sept centres de la région parisienne. Ils forment de petites communautés qui tentent de rayonner dans les quartiers ouvriers : Montreuil, Boulogne-Billancourt, XII^e, XVIII^e et XIX^e arrondissements. Ils tentent de trouver les formes d'apostolat les plus adaptées au monde ouvrier ; rapidement, ils abandonnent la soutane, introduisent le français dans une liturgie plus simple et plus dialoguée. La Mission de Paris noue des liens avec chrétiens et non-chrétiens ; elle veut un mode de vie identique à celui de ceux qu'elle côtoie. Il s'agit de s'incarner au maximum.

Il apparaît à beaucoup de membres que le choix d'une activité salariée est nécessaire à leur pleine intégration au monde ouvrier ; les contacts du quartier ne suffisent pas. A. Depierre, responsable de la communauté de Montreuil, est chiffonnier et coffreur en bâtiment ; B. Tiberghien est ouvrier chez Renault et Citroën ; Ch. du Mont est manœuvre chez Panhard... D'autres assureront une présence dans le milieu du travail, sans être salariés : Y. Daniel auprès des employés d'assurance, L. Lacour sera aumônier des pompiers de Paris et de la prison du Cherche-Midi. A. Rosi fonde un atelier de menuiserie et une école de coiffure dans le XVIII^e, tout en étant auprès des prostituées de Pigalle.

Les membres se réunissent chaque mardi rue Ganneron pour prier, échanger et travailler en commun.

Il s'agit d'« **être une source de vie, de lumière et de charité pour ceux, chrétiens ou non, qui travaillent ici ou là à la re-création, même temporelle, du monde voulu par Dieu** », selon des notes prises par Henri Godin lors de la session de lancement.

La fin de la Mission de Paris.

Des désaccords naissent avec la hiérarchie après la mort du cardinal Suhard. Des avertissements sont donnés aux prêtres de la Mission de Paris, notamment en ce qui concerne leurs liens avec le parti communiste (en pleine guerre froide), la participation aux mouvements syndicaux et aux grèves ouvrières, et la fidélité aux sacrements.

Rome interdit d'abord en 1951 le recrutement de nouveaux prêtres, puis interdit les prêtres-ouvriers en 1954.

C'est la fin de la Mission de Paris : certains membres se plieront à la volonté de Rome, d'autres la refuseront.